

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Michel BREAL

La grammaire française au XXe
siècle

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1904, tome 6, p.49-52

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

La Grammaire française au XX^{me} siècle

Avez-vous remarqué une chose, me dit un jour Gaston Paris : on ne fait plus de grammaire française. C'est un genre perdu. L'observation était vraie : ce qu'il ne disait pas — mais il le savait comme moi — c'est que de cette disparition les études dont nous étions les patrons étaient en grande partie la cause. La cause involontaire, et sans doute pas la seule. Mais le fait n'est pas douteux.

On étudie encore, on étudie plus qu'on ne l'a jamais fait, la langue française du XIII^{me} siècle. On étudie le français du XVI^{me}. Il se publie des lexiques de Corneille, de Molière. La langue des écrivains du XVIII^{me} siècle a été récemment examinée. Bientôt paraîtront des glossaires de Chateaubriand, de Victor Hugo. Les Allemands ont déjà commencé

à disséquer Verlaine. Mais tout cela n'est pas la grammaire comme l'entendaient nos pères, celle qui donne des règles, qui enseigne « la manière de parler et d'écrire », qui condamne les tours vicieux. « Ne dites pas... dites... »

Il y a bien encore dans nos livres d'école deux ou trois pages de cette sorte ; mais ce sont toujours les mêmes locutions fautives qui passent d'un ouvrage à l'autre, comme si c'étaient les seules et uniques fautes qui se commettent, et comme si, depuis trente ou quarante ans, ce chapitre n'avait pas trouvé de quoi s'enrichir. Encore moins voyons-nous mentionner les changements de la grammaire, comme on faisait au XVII^e siècle, où de soigneux observateurs en prenaient note, soit pour les reprendre, soit pour les approuver : car ces vrais amis de notre langue n'étaient pas moins disposés à l'éloge qu'au blâme ; ils étaient heureux quand ils pouvaient signaler quelque tour expressif, quelque mot nouveau, « excellent et doux à l'oreille ». On dirait que ce genre de grammaire a cessé d'exister chez nous ; il s'en trouve des survivances à l'étranger, en Belgique, à Genève, à Saint-Petersbourg, en Allemagne. Mais on ne la voit plus à Paris.

La vérité est que cette façon d'envisager, de juger et de diriger doucement notre langue s'est laissé refouler au second plan par d'autres études qui ont l'attrait de la nouveauté, et qui permettent à chacun de se choisir un champ à sa guise dans un passé d'une richesse presque inépuisable.

Linguistes et grammairiens, le public croit que c'est la même chose. Ce sont deux sortes très différentes ; si différentes qu'on dirait parfois deux espèces ennemies. Le linguiste est secrètement, pour le grammairien d'ancien style, un objet d'étonnement et de scandale. Là où le linguiste s'établit, le grammairien se retire peu à peu et rentre sous terre. Il se maintient encore dans les positions acquises : mais il ne s'étend plus, il hésite à se montrer au grand jour.

Pour le grammairien, il y a une idée de correction qui demeure présente dans ses leçons, dans ses livres, du premier paragraphe au dernier. Il y a des façons de dire autorisées, d'autres interdites ou déclarées de valeur inférieure. Rien n'est plus opposé au point de vue du linguiste. Le linguiste, lui, ne prescrit rien, ne condamne rien, ne préfère rien ; toutes les façons de parler méritent son attention, du moment qu'elles viennent d'un groupe de population qui les a naturellement créées. Il est inutile de le nier, le solécisme naïvement commis lui fait un secret plaisir, parce qu'il espère en tirer quelque enseignement, au lieu qu'une prose correcte n'a pas grand'chose à lui apprendre.

On a dit qu'entre le grammairien et le linguiste il y a la même différence qu'entre le jardinier et le botaniste. Oui, mais la botanique n'a jamais empêché qu'il y ait des jardiniers. Il y a intérêt public à ce que les jardiniers du langage continuent leur travail. Libre au linguiste de prendre son plaisir aux constructions irrégulières ou vieilles, aux mots à acceptions changeantes, aux locutions plus ou moins bien venues ; mais pour la vie de tous les jours, pour l'usage général, et même pour l'usage particulier du linguiste, il faut un loi, si l'on ne veut pas que nous glissions doucement à l'anarchie. Or, c'est en cette matière que l'anarchie se supporte le moins, puisque le langage manque à son office le plus essentiel, quand, au lieu d'aider la pensée, il l'obscurcit, la laisse douteuse, ou la complique.

C'est une chose convenue de vanter la limpidité de la langue française et d'en faire honneur à la clarté de l'esprit français. Prenons garde de nous flatter là-dessus : j'ai connu des Français qui étaient les esprits les plus confus du monde. Si la langue française a le mérite de la clarté, c'est un mérite acquis, non un mérite inné ; c'est un mérite obtenu par deux cents ans d'excellents écrivains, et consolidé dans le même temps par deux cents ans d'honnête et sévère grammaire.

Il n'en est plus tout à fait de même de nos jours. On dirait qu'à certains auteurs modernes il répugne d'avoir un langage trop clair. Ils recherchent les difficultés, remanient la grammaire, et comme il ne leur est point permis de démolir les fondations, ils s'amuse à complications dans le détail.

Un ou deux exemples feront mieux comprendre de quoi je veux parler.

Il y a une règle de notre syntaxe qui veut que la préposition soit immédiatement suivie de son complément. Par un raffinement que n'auraient pas approuvé les grammairiens d'autrefois, on s'applique aujourd'hui à jeter des mots en travers sur la route. « La Cour de cassation *avec à sa tête* son premier président. — Une voiture couronnée de fleurs, *avec sur le siège* un tout jeune cocher. — Un chapeau de paille *avec autour* un ruban rose. Le simple bon sens avait fait mettre ensemble les mots ayant entre eux un rapport particulier : quel besoin avons-nous de créer l'enchevêtrement ? On rappellera peut-être les libertés que prennent les langues anciennes ; mais ces langues ont pour se les permettre, des ressources qui nous manquent. Encore ne suis-je pas sûr que ces sortes d'incises, chères à Pindare et à Horace, ne sont pas une fausse élégance.

(A suivre)